

PÉRÉGRINATIONS

Entretiens avec Nishida Kitarō II

Jacynthe Tremblay

即



« – Ah ! Saphir ! Il me tardait de vous revoir !

– Je suis moulu, Sunshin. La préservation de la pensée humaine à laquelle est dévolue ma fonction d'Émissaire n'est pas une sinécure.

– Attendez... laissez-moi vous examiner de plus près. Les premiers entretiens que nous avons menés ont-ils contribué à votre lassitude ?

– Soyez sans inquiétude. M'entretenir avec vous a constitué, jusqu'à présent, un plaisir intellectuel rare. »

Ce livre poursuit le dialogue captivant entamé dans *Le soi égaré*, le premier tome des entretiens entre le philosophe fictif Sunshin, représentant la pensée de Nishida Kitarō, et une chercheuse tout aussi fictive incarnée par l'Émissaire Saphir. Au moyen d'une mise en scène ludique qui fait intervenir une chatte, Aubergine, et un porte-parole du XVIII^e siècle, l'Italien Saviani, on y discute du thème de la relation dans la mécanique quantique et les sciences naturelles selon la conception de Nishida de la « complémentarité » élaborée par le physicien danois Niels Bohr. Cette mise en scène fait briller la pensée unique et avant-gardiste du célèbre philosophe japonais considéré comme le fondateur de l'école de Kyōto.

Jacynthe Tremblay, chercheuse à l'Université Nanzan de Nagoya (Japon), est une spécialiste mondialement reconnue de la philosophie de Nishida Kitarō (1870-1945). Elle a traduit intégralement en français les six livres de ce dernier publiés entre 1927 et 1935. Ses propres ouvrages concernant Nishida sont réputés pour leur style précis et minutieux. Dans certains d'entre eux, elle privilégie la création littéraire afin de rendre cet auteur accessible à un lectorat général. Parmi ces ouvrages, *Je suis un lieu* a été récompensé par le Prix d'auteurs pour l'édition savante (Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 2016) et par le Prix Canada-Japon (Conseil des arts du Canada, 2018).

33,95 \$ • 27 €

Couverture: « Soku » (concomitance), calligraphie par Yamauchi Shōkō, abbé du temple bouddhiste Daiun-ji de Nagoya (Japon); dessin de fond © Rawpixel.

Disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

Les Presses de l'Université de Montréal

ISBN 978-2-7606-4789-3



9 782760 647893

PÉREGRINATIONS

Autres livres publiés par Jacynthe Tremblay

Comme autrice

TREMBLAY, Jacynthe

Finitude et devenir. Fondements philosophiques du concept de révélation chez Karl Rahner, Montréal, Fides, 1992.

La Relation et son lieu. Introduction à la philosophie de la relation de Nishida, Beauport, MNH/Anthropos, 2000.

Introduction à la philosophie de Nishida, Paris, L'Harmattan, 2007.

Auto-éveil et temporalité. Les Défis posés par la philosophie de Nishida, Paris, L'Harmattan, 2007.

L'Être-soi et l'être-ensemble. L'Auto-éveil comme méthode philosophique chez Nishida, Paris, L'Harmattan, 2007.

Nishida Kitarō. Le Jeu de l'individuel et de l'universel, Paris, CNRS Éditions, 2000.

Je suis un lieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016.

Le Lexique philosophique de Nishida Kitarō. Japonais-français, français-japonais, Nagoya, Chisokudō Publications, 2020.

Moi, Oliver, chien migrant, Paris, L'Harmattan, 2021.

Comme traductrice

NISHIDA Kitarō

L'Éveil à soi, Paris, CNRS Éditions, 2003.

Autoéveil. Le Système des universels, Nagoya, Chisokudō Publications, 2017.

La Détermination du néant marquée par l'autoéveil, Nagoya, Chisokudō Publications, 2019.

Problèmes fondamentaux de la philosophie I. Le monde de l'agir, Nagoya, Chisokudō Publications, 2020.

De la chose qui agit au soi qui voit, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2023.

Comme directrice de publication

TREMBLAY, Jacynthe

Laval Théologique et Philosophique. Philosophie japonaise du xx^e siècle, 64 (n^o 2) 233-573, 2008.

Philosophes japonais contemporains, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010.

Théologiques. Les philosophes de l'École de Kyōto et la théologie, 12 (n^{os} 1-2) 3-383. 2012.

Milieus modernes et reflets japonais. Chemins philosophiques, Québec, Presses de l'Université Laval (avec Marie-Hélène Parizeau), 2015.

PÉRÉGRINATIONS

Entretiens avec Nishida Kitarō II

JACYNTHÉ TREMBLAY

Les Presses de l'Université de Montréal

La présente publication a été rendue possible grâce à l'obtention de la Subvention Ueda Shizuteru (Nishida Philosophy Association, <http://nishida-philosophy.org>).

Mise en pages : Yolande Martel

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Pérégrinations. Entretiens avec Nishida Kitarō. II / Jacynthe Tremblay.

Nom : Tremblay, Jacynthe, 1958- auteur. | Tremblay, Jacynthe, 1958- .

Description : Comprend des références bibliographiques. | Sommaire : série 2. Complémentarités et concomitances.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230064701 | Canadiana (livre numérique) 20230064728 | ISBN 9782760647893 (vol. 2) | ISBN 9782760647909 (PDF : vol. 2) | ISBN 9782760647916 (EPUB : vol. 2)

Vedettes-matière : RVM : Nishida, Kitarō, 1870-1945. | RVM : Logique. | RVM : Existence (Philosophie) | RVM : Relation (Philosophie) | RVM : Sciences—Philosophie. | RVMGF : Dialogues (Littérature)

Classification : LCC B5244.N554 T744 2023 | CDD 181/.12—dc23

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2024

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Fonds du livre du Canada, le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

IMPRIMÉ AU CANADA

AVANT-PROPOS

Ce deuxième tome d'entretiens avec Nishida Kitarō (1870-1945) présente en détail l'influence durable des sciences sur l'élaboration de sa philosophie de la relation¹. Il y est question, notamment, de la « théorie de la relativité » qui eut une influence déterminante sur le concept de soi (chapitre 1), de la « mécanique quantique » qui fournit à Nishida un nouveau paradigme pour exposer les termes de toute relation et les modalités de celle-ci (chapitre 2), ainsi que des « sciences de la nature » qui lui permirent de formuler à nouveaux frais les problèmes entourant la conscience animale et l'animalité de l'être humain (chapitres 9 et 10).

Une insistance particulière est mise sur le concept de complémentarité (chapitre 2 à 4) développé par Niels Bohr (1885-1962) à partir de 1927. Le mode de description complémentaire typique du physicien danois est clairement attesté dans les écrits de Nishida entre 1936 et 1945. Or, ce n'est nullement un hasard si Nishida tenta d'établir une correspondance étroite entre l'épistémologie de Bohr et sa propre dialectique au cours de cette période. En effet, ce mode de description complémentaire apparaît bien avant 1936 dans les écrits de Nishida. Un exemple probant en est le concept de concomitance (*soku*) (chapitres 3 et 4) qui traversait déjà la deuxième période de sa pensée. Ce concept exprime les relations entre deux éléments absolument contraires et pourtant inséparables (chapitres 5 et 6), par exemple le soi et le monde (chapitre 7), ainsi que le temps et l'espace (chapitre 8).

De manière analogue au premier tome des Entretiens avec Nishida Kitarō, ce tome met en scène deux protagonistes. Il s'agit en premier lieu de « Sunshin », lequel désigne Nishida Kitarō lui-même dans l'ensemble du livre. Le mot « Sunshin » qui signifie en japonais « petit esprit », était en réalité le nom bouddhiste de Nishida. Celui-ci le reçut de son maître zen d'alors, Setsumon Genshō (1839-1903) ; c'était le 17 mars 1901, au temple Senshin'an de Kanazawa. Par ce nom, Setsumon chercha à rendre

tangible l'acuité d'esprit qu'il avait décelée chez son disciple. Nishida était alors âgé de trente et un ans. Il avait commencé la pratique du zen en avril 1896. Toutefois, il finit par reconnaître, aux alentours de 1906, que le zen n'était pas sa voie et il se consacra sans réserve à la poursuite de ses travaux en philosophie.

Le personnage de Sunshin, les détails concernant sa relation avec l'autre protagoniste, de même que tous les dialogues qui le mettent en scène relèvent évidemment de la fiction. Cependant, les éléments biographiques qui sont relatés dans les entretiens décrivent la vie de Nishida telle qu'il l'a réellement vécue. De même, les concepts dont il y est question correspondent fidèlement aux concepts philosophiques de Nishida élaborés dans l'ensemble de son œuvre.

Le second protagoniste est « Saphir », interlocutrice de Sunshin et avatar de l'autrice des présents entretiens. Il s'agit d'une entité intemporelle et immatérielle dont la mission est de veiller sur la préservation du savoir de l'humanité, incluant la philosophie de Sunshin. Elle se dit « Émissaire », mais refuse de dire qui l'a dépêchée auprès de Sunshin, préférant se concentrer sur sa propre tâche.

Dotée d'un fort esprit méthodologique auquel Sunshin se plie de bon gré, Saphir sait mener ses entretiens avec lui de manière efficace. Si elle est par moments facétieuse, elle pousse chaque fois Sunshin à exposer sa pensée de la façon la plus claire possible. En outre, Saphir possède le don de traverser les époques et les lieux; d'ailleurs, elle ne manque jamais l'occasion de relater à Sunshin ses « rencontres » avec maints philosophes et personnages du passé.

Saphir est parfois accompagnée de son collègue Saviani, ou encore d'Aubergine la chatte (en personne ou sous le mode de l'allusion). Les interventions ponctuelles de ces deux derniers dans certaines sections inévitablement plus théoriques du livre permettent de rappeler constamment aux lecteurs que la conceptualité philosophique vise toujours la « vie » elle-même et les interrelations de toute sorte qu'elle suscite.

De tels artifices littéraires prêtent à d'importantes possibilités narratives. Saphir peut ainsi rejoindre Sunshin là où il se trouve, c'est-à-dire dans son « vide de velours noir » (le néant absolu, c'est-à-dire la profondeur même de l'esprit de Sunshin) afin de s'entretenir avec lui. Elle peut également l'emmener visiter divers endroits sur terre, soit dans le présent soit dans le passé, de manière à illustrer de façon tangible l'un ou l'autre aspect de la philosophie qu'il pratique.

Plus encore, le personnage de Saphir veille à situer chacun de ses entretiens avec Sunshin dans une multiplicité de « lieux englobants » successifs. Bien que les circonstances narratives entourant la visite de ces lieux soient fictionnelles, chacun d'entre eux est bien réel et permet de fournir un cadre de compréhension précis aux concepts philosophiques dont il est question. Ces divers lieux d'entretiens ont été départagés en trois types :

- (1) Lieux concrets : Université libre de Bruxelles, *dōjō* de *jōdō* (Nagoya), Nouvelle montagne Shōwa (Hokkaidō).
- (2) Lieux immatériels : vide de velours noir, néant absolu, profondeur de l'esprit de Sunshin.
- (3) Lieux géométriques et ludiques : poupées gigognes, heptagramme.

En suivant le fil des pérégrinations de Sunshin et de Saphir d'un lieu à l'autre, les lecteurs seront amenés à acquérir une compréhension approfondie non seulement des concepts fondamentaux de la philosophie de Nishida, mais également de la structure générale de cette dernière, dont le concept de « lieu » constitue l'un des traits incontournables.

Prologue

Vide de velours noir

— Ah! Saphir! Il me tardait de vous revoir!

— *Je suis moulué, Sunshin... Au sens figuré, bien entendu. Le savez-vous? Il existe des myriades de créatures dans une pluralité de mondes. Les tâches que j'ai à accomplir m'apparaissent infinies, même si, en majeure partie, ma fonction d'Émissaire est dévolue à la préservation de la pensée humaine.*

— Attendez! Laissez-moi vous examiner de plus près. Voilà qui est inhabituel. Je remarque que le halo de lumière bleu hyacinthe qui vous caractérise habituellement est, ici et là, légèrement grisé. La série d'entretiens que nous avons menés jusqu'à récemment a-t-elle contribué à votre lassitude? Ou alors, ne seriez-vous pas préoccupée par quelque problème relatif à l'inauguration de cette seconde série, vous qui, d'habitude, avez toujours une longueur d'avance sur moi?

— *Soyez sans inquiétude, Sunshin. M'entretenir avec vous a constitué, jusqu'à présent, un plaisir intellectuel rare. Cela dit, je vous avouerai qu'à ce stade, je suis effectivement absorbée par des questions méthodologiques. En effet, je songe en premier lieu à mes futurs lecteurs pour lesquels certains des thèmes dont nous traiterons désormais pourraient constituer des pierres d'achoppement. Comme nous l'avons fait dans nos entretiens précédents, nous devons trouver le moyen de comparer vos thèmes philosophiques à quelque chose de familier.*

— Là, vous me prenez un peu de court. Mais vous connaissant, je soupçonne que vous avez déjà votre petite idée.

— *Vous êtes bien au fait que lors de rencontres précédentes, je me suis employée à situer vos propos dans divers lieux, de manière à en faire apparaître les contextes successifs. Je souhaiterais conserver ce modus operandi dans le cadre des entretiens qui nous attendent.*

— Je reconnais bien là vos manies procédurales. Pour m'en tenir à une occurrence, comment pourrais-je oublier qu'il n'y a pas si longtemps, nous étions à bord d'un train lancé à une vitesse démente sous le détroit de Tsugaru, afin d'illustrer concrètement le thème du chemin en ligne droite, c'est-à-dire celui des méthodes philosophiques à suivre strictement dans la poursuite de la vérité. Cela dit, je ne saisis pas encore très bien à quoi vous voulez en venir.

— *Des lieux, nous en visiterons certainement une variété d'autres. Ce à quoi je songeais est qu'il est nécessaire d'ajouter à ces illustrations d'ordre topologique une mise en parallèle conceptuelle étroite et quasi constante avec l'un de vos illustres contemporains. Mais avant de vous préciser mon idée, je vous prierais de considérer ceci : votre philosophie est réputée, non sans raison, pour son abord difficile. Mais si l'on s'efforce de dépasser cette première impression, il devient évident que vous avez mis en œuvre des structures logiques strictes.*

— Procéder autrement ne me serait pas venu à l'esprit.

— *D'après mon analyse, votre pensée est de nature fondamentalement « complémentaire ». Autrement dit, vous avez déployé simultanément des entrelacements de concepts dans plusieurs directions. Or, et c'est là où je voulais en venir, il m'apparaît que cette méthode présente d'étroites affinités avec celle de la physique quantique, particulièrement avec le concept de complémentarité mis en évidence par le physicien danois Niels Bohr (1885-1962). Bref, à la même période que vous, Bohr concevait un paradigme en mécanique quantique fondé sur un mode complémentaire de description.*

— Saphir, votre enthousiasme vous honore. Mais n'avez-vous pas remarqué le spectre de l'anachronisme qui s'y dissimule ? Il ne vous a certainement pas échappé que le nom de Bohr n'apparaît dans mes écrits qu'à partir de 1936. Après cette date, ma logique est indéniablement marquée par son concept de complémentarité. Mais qu'est-ce qui vous autorise à qualifier ma pensée par la complémentarité avant 1936 ?

— *Sunshin, il m'apparaît hautement improbable que les concepts fondamentaux de votre logique soient devenus complémentaires, comme par magie, à partir de 1936. Un mode de pensée complémentaire comme celui dont témoignent vos œuvres prend des décennies à se former. En outre, vous savez aussi bien que moi que l'analyse des écrits d'un auteur n'est pas seulement affaire de dates et de dénominations. Songez surtout au concept de concomitance (soku) qui traversait déjà vos œuvres datant de la deuxième période (1923-1933) : qu'exprime-t-il, sinon une relation de complémentarité*

entre deux éléments contraires (par exemple, le temps et l'espace) et pourtant indissociables?

— À bien y penser, ce n'est certes pas par hasard si j'ai fini par établir des correspondances étroites entre l'épistémologie de Bohr et ma dialectique durant les dix dernières années de ma vie terrestre. Indéniablement, mes structures de pensées étaient, depuis le début, analogues à celles de Bohr, bien que ce ne soit que tardivement que j'ai eu nommément recours à lui. Bref, vous avez raison : la méthode d'analyse ancrée sur la complémentarité que vous proposez de mettre en œuvre pourrait bien conduire à une compréhension approfondie des couches de signification celées dans les circonvolutions de ma pensée.

— *Mettez donc vos hésitations de côté, Sunshin, et détendez-vous. Une seconde série d'entretiens nous attend qui nous permettra de fournir un tableau d'ensemble de votre philosophie à la lumière de la complémentarité dans vos écrits entre 1923 et 1945. Mettons-nous en train doucement. Je suggère, avec votre permission, de réaliser le premier de ces entretiens ici même, dans ce que vous avez appelé votre vide de velours noir. Étant donné que je songe à faire appel à votre mémoire, votre présent lieu de séjour sera propice à une série de réminiscences, car, je le réitère, ce lieu infiniment grand et source d'innombrables possibilités n'est, après tout, que la profondeur insondable de votre propre esprit.*

1. Théorie du champ

Vide de velours noir

Albert Einstein, le lion de Tōkyō (1921)

— *Sunshin, parlez-moi d'un événement d'importance dans le domaine scientifique ayant eu lieu au Japon à votre époque.*

— Voyons voir... Eh bien! un événement que je qualifierais d'historique, du moins de mon point de vue d'alors, celui d'un chercheur universitaire, se produisit en 1921. J'ai eu l'immense honneur de faire personnellement la connaissance d'Albert Einstein, physicien aussi brillant intellectuellement que haut en couleur. Puis-je oser espérer, Saphir, que la date de cet événement est digne de cadrer dans votre stratégie procédurale?

— *Je constate avec bonheur que l'ironie est un trait d'esprit commun à plusieurs mondes. Bien! Pourriez-vous, je vous prie, nous rappeler les circonstances de votre rencontre avec Einstein?*

— Le 20 octobre 1920, Yamamoto Sanehiko (1885-1952), directeur des éditions Kaizo (reconstruction), vint me consulter afin de savoir quel penseur occidental il serait profitable d'inviter au Japon. Le but de cette démarche était de stimuler le milieu universitaire du pays et de favoriser une meilleure connaissance de l'Occident. Sans la moindre hésitation, je lui ai suggéré d'inviter Einstein puisqu'à mon avis, il s'agissait là du penseur le plus éminent de la communauté scientifique européenne moderne.

— *À quel moment Einstein arriva-t-il au Japon?*

— Le 17 novembre 1922, en compagnie de sa seconde épouse, Elsa. Einstein séjourna chez nous jusqu'au 29 décembre. Il eut l'occasion de faire de nombreuses conférences dans les plus grandes villes du pays.

Mais d'un point de vue historique, seule la dernière allocution, prononcée le 10 décembre à l'Université impériale de Kyōto, est d'envergure. Juste avant cette conférence, en effet, j'avais pris la liberté de prier Einstein, au profit des mille cinq cents étudiants présents et du mien, de parler des circonstances qui l'avaient entraîné à formuler la théorie de la relativité. Il accéda sans détour à mon désir et il improvisa un petit discours intitulé « Comment j'ai créé la théorie de la relativité¹ ».

— *Comment avez-vous réagi à cette visite d'Einstein ?*

— Mes impressions furent mitigées, mais pas à cause d'Einstein, il va sans dire. Je fus choqué que mes contemporains aient semblé plus impressionnés par la personnalité flamboyante du physicien que par son indéniable envergure intellectuelle. Une semaine après la tenue de cette conférence, c'est-à-dire le 17 décembre 1922, j'ai adressé une lettre au philosophe Yamanouchi Tokuryū (1890-1982) pour lui faire part de mes impressions générales face à la visite d'Einstein : « Monsieur Einstein est venu et les Japonais se sont attroupés, moins pour l'écouter que pour voir un rare animal de foire venu de l'étranger. Il paraît que lorsqu'il arriva à la station de Tōkyō, il y eut une cohue, comme pour accueillir un général victorieux, et que la voiture ne pouvait pas avancer². »

— *Si je puis me permettre, Sunshin, l'enthousiasme d'une foule pour un personnage célèbre n'est-il pas, après tout, normal et compréhensible ?*

— J'en étais conscient, Saphir, à la différence de certains !

— *Ne percevrais-je pas dans votre ton une nuance d'indignation, Sunshin ?*

Qui donc avez-vous en tête ?

— Le tristement célèbre Paul Claudel qui fut ambassadeur de la France au Japon entre 1921 et 1927 ne fit pas mystère de son mépris envers les Japonais à l'occasion de la visite d'Einstein. Laissez-moi vous le citer :

Les Japonais n'ont pour les hautes études mathématiques ni goût ni aptitudes spéciales, mais ils ont une curiosité presque enfantine pour toutes les personnalités qui pour une raison ou pour une autre tiennent l'estrade de l'actualité. Leur amour-propre est satisfait de les voir se déranger pour venir au Japon et d'ailleurs dans aucun pays du monde l'admiration n'a pour compagne obligée l'intelligence. Le Professeur Einstein a donc été pour quelque temps le lion de Tōkyō³.

La filiation Faraday-Maxwell-Einstein

— *Je vous le concède, on en a vu des plus courtois que Claudel. Mais abandonnons les contempteurs à eux-mêmes et occupons-nous plutôt de*

L'influence que les théories d'Einstein exercèrent sur votre pensée. Son ascendant fut considérable, n'est-ce pas ?

— Saphir, vous êtes bien au fait que préoccupé comme je l'étais de proposer un nouveau rapport entre le sujet et le monde, je me suis employé, à la suite de la visite pour moi formidablement stimulante d'Einstein, à examiner les implications philosophiques, selon moi nombreuses, de la « théorie de la relativité restreinte » formulée en 1905, ainsi que de la « théorie de la relativité générale » établie en 1915.

— *Si je ne m'abuse, vous n'avez pas attendu la visite d'Einstein au Japon pour vous intéresser à ces théories, n'est-ce pas ?*

— Vous avez raison, bien sûr. Dès 1920, c'est-à-dire trois ans avant de commencer à accorder une importance philosophique au concept de lieu, j'avais commencé à m'intéresser au « principe de relativité » auquel j'ai continué à faire référence à maintes reprises par la suite, notamment dans les essais « Le mathématicien Abel » (1933), « Les sciences empiriques » (1939) et « La version historique du Docteur Takamoto de la philosophie moderne ». Jusqu'à la visite d'Einstein, je n'avais jamais hésité à solliciter l'opinion de gens avertis à propos de cette théorie et je m'étais donné pour tâche d'en comprendre les aspects techniques.

— *Outre cette influence directe de la théorie de la relativité, je crois savoir que vous avez intégré les découvertes d'Einstein à d'autres niveaux.*

— Voilà qui est exact. Je me suis attardé à montrer la filiation de pensée ininterrompue qui existe entre Einstein et deux de ses prédécesseurs dans le domaine de la théorie du champ, à savoir le physicien et chimiste britannique Michel Faraday (1791-1867) et le mathématicien et physicien d'origine écossaise James Clerk Maxwell (1831-1879).

— *Einstein lui-même s'était-il réclamé de cette parenté ?*

— Dans un article paru en 1920 dans la revue *Kaizo*, c'est-à-dire deux ans avant son arrivée au Japon, il avait déjà mis l'accent sur l'aspect révolutionnaire de la théorie du champ de Faraday et de Maxwell. Il avait aussi insisté sur le fait que c'était sa propre théorie de la relativité qui permettait de développer les potentialités de cette théorie du champ.

— *Examinons brièvement ce point, voulez-vous ?*

— Le concept de champ fut introduit par Faraday au milieu du dix-neuvième siècle afin d'apporter une réponse au problème de l'action à distance. Dans la physique de Newton, ce concept désigne une interaction entre deux corps séparés par une certaine distance. Newton réserva à d'autres la tâche d'expliquer la manière dont cette interaction opère. Il

avait plutôt pour souci d'expliquer en quoi les forces d'attraction sont des lois générales de la nature qui permettent la formation des choses.

— *De quelle manière les disciples de Newton s'appliquèrent-ils à résoudre ce problème de l'action à distance ?*

— Ils adoptèrent un point de vue mécaniste et proposèrent une interprétation mettant en jeu la matière. La transmission, par contact, de la force d'attraction d'un objet à un autre serait assurée par l'éther, présenté comme un milieu matériel, quoique incolore, impalpable et impondérable.

— *Faraday agréa-t-il cette interprétation fondée sur le concept d'éther ?*

— Nenni. S'il la remit en question, c'est que, selon lui, il était impossible qu'une force de gravitation telle que celle qui existe entre le Soleil et la Terre eût pu être créée brusquement. Elle ne pouvait qu'exister préalablement aux évolutions du Soleil et de la Terre dans l'espace.

— *Je sais qu'à l'époque de Faraday, il était courant de parler, suivant le modèle de la force de gravitation qui agit à distance, des forces électriques et magnétiques.*

— Faraday fit à ce sujet d'habiles expérimentations. En particulier, il remarqua qu'en présence d'un aimant, chacune des aiguilles composant la limaille de fer s'orientait, sous l'action d'une force, dans une direction précise. Il appela « ligne de force » ou « champ » une telle modification de l'espace autour de l'aimant.

— *C'est donc ce type de vérification expérimentale qui permet de résoudre le problème de l'action à distance ?*

— Plus encore, il rendit ce problème non avenu, car un champ existe en chaque point de l'espace. Il est révélé par un corps qui ressent la force d'un autre corps. Chaque corps émet de lui-même, de manière active, un champ ; ce dernier subit à son tour, de manière passive, l'action du champ généré par d'autres corps, ce qui a pour effet de modifier sa quantité de mouvement au cours du temps. Faraday ouvrit ainsi la voie au concept de champ, lequel octroie à l'espace vide des mathématiciens le statut d'un milieu doté de diverses propriétés physiques.

— *Sunshin, je perçois déjà ici des parentés entre les concepts de champ et de milieu d'une part, et votre concept de lieu d'autre part. Mais n'anticipons pas. Pour le moment, dites-moi : quel rôle Maxwell joua-t-il dans la compréhension de ce concept de champ révélé par Faraday ?*

— La propagation du champ dans l'espace entre deux corps est régie par des lois précises. S'inspirant de Faraday, Maxwell formula en 1865 les équations permettant de rendre compte de ces lois. Sa mécanique électromagnétique façonna, avec la mécanique statistique, la physique

du dix-neuvième siècle. Elle s'étendit à d'autres branches de la physique (théorie des couleurs, mesure de la viscosité). J'y ai fait référence à une dizaine de reprises, surtout dans mes essais traitant de philosophie des sciences.

— *Sunshin, veuillez nous préciser de quelle manière Maxwell interpréta le concept de champ.*

— Il le présenta comme une perturbation de l'espace, comme un potentiel de force qui, à chaque point, est indépendant des corps se trouvant dans le champ. Hors de celui-ci, aucune force ne peut exister. L'effet du champ est gravitationnel lorsque la force est reliée à la Terre ; il est électrique autour d'une charge ; il est magnétique autour d'un courant électrique.

— *Quelles furent les conclusions principales de Maxwell ?*

— Avec sa théorie des champs électromagnétiques, c'est-à-dire la lumière, il révéla que l'action ne se fait jamais sentir à distance dans l'instant. Un certain temps lui est nécessaire pour se propager du lieu où elle est émise au lieu où elle est ressentie. Associée à celle de Faraday, cette théorie permit à Maxwell de montrer que le champ est d'une part de l'énergie et d'autre part une quantité de mouvement localisée dans l'espace. En outre, elle fit ressortir que l'énergie et le mouvement n'ont besoin d'aucun support matériel.

— *Revenons-en enfin à Einstein. Sur quel point est-il légitime de le considérer comme le successeur de Maxwell ?*

— Il devait lui revenir d'écarter définitivement la théorie de l'éther. Il fonda la validité de la théorie de la relativité restreinte (qui ne concernait que les corps matériels, et qui avait permis d'unifier l'électromagnétisme et la mécanique) sur la théorie du champ décrite par Maxwell. Ce faisant, il réaffirma que le champ ne nécessite aucun support matériel, ce qui eut pour conséquence de réfuter la théorie de l'éther.

— *D'où la fascination d'Einstein pour la théorie du champ provenait-elle ?*

— L'omniprésence du champ permet de décrire l'espace et de comprendre l'interaction entre les corps. Alors que l'idée classique de force n'accordait aucune importance à l'espace, le concept de champ représente un processus suivant lequel les corps en interaction baignent dans l'espace. De plus, la propriété de cet espace est d'interagir avec les corps. Il appert donc que la théorie de la relativité restreinte porta à son achèvement le concept de champ et, qu'en ce sens, l'œuvre de Faraday et celle de Maxwell se trouvèrent complétées par Einstein.

L'influence de la théorie du champ sur le concept de lieu

— *Sunshin, je distingue maintenant très bien d'où votre propre intérêt pour le concept de champ (dont les retentissements furent considérables dans la physique de votre époque) tire son origine. Mais je vous laisse le plaisir de l'énoncer vous-même.*

— Nous touchons ici à un point capital. J'estime que mes recherches concernant le champ furent décisives. En reprenant et en réinterprétant la théorie du champ dans le contexte de ma philosophie, j'ai été progressivement entraîné, à partir de 1923, à mettre au point mon concept original de lieu.

— *Dans nos premiers entretiens, nous avons eu l'occasion d'aborder ce concept de lieu sous plusieurs angles. Une description précise de la configuration qu'il prit sous l'influence de la théorie du champ permettra de compléter le tableau. Mettons-nous à l'œuvre en commençant par nous confronter à une idée reçue particulièrement tenace. Vous n'ignorez pas que selon l'interprétation habituelle de votre essai intitulé « Le lieu » (1926, septième essai du livre De la chose qui agit au soi qui voit), le concept qui exerça l'influence la plus marquante sur la formation de celui de « lieu » serait la chôra de Platon.*

— Saphir, n'allons pas trop vite en besogne. Il me semble qu'il serait approprié d'apporter au préalable quelques précisions relativement au contenu de ce livre.

— *Vous avez entièrement raison ! J'aurais dû prévoir ces explications dans ma stratégie procédurale. Comme vous pouvez le constater, je suis loin d'être infaillible.*

— Il n'y a pas de mal.

— *Votre livre De la chose qui agit au soi qui voit (1927) est composé de neuf essais rédigés entre 1923 et 1927. Il marque la transition vers la philosophie originale qui vous caractérise. Avec raison, il est réputé pour son extrême complexité. Mais simultanément, il exerce une grande fascination à cause de la profondeur des analyses qui y sont présentées. Notamment, il est connu pour le concept de lieu qui y est élaboré explicitement pour la première fois. Pour ces raisons, vos commentateurs ont considéré de tout temps cet ouvrage comme une œuvre charnière. Ratifieriez-vous cette interprétation ?*

— Elle me paraît pertinente. Le tournant évoqué est exprimé directement dans le titre du livre. Partant d'une position qui fait de la réalité fondamentale ou de la réalité véritable le point d'unité des choses qui

agissent, je suis passé au « soi qui voit », c'est-à-dire à une position qui met en scène le « plan d'englobement » de la réalité ou encore son « lieu ».

— *Sunshin, quel but avez-vous poursuivi dans cet ouvrage ?*

— J'ai tenté de répondre à cette unique question : comment la connaissance de la réalité véritable est-elle possible ? Je m'y suis appliqué de manières plurielles au fil de cet écrit. Cela ne requiert de ma part rien de moins qu'un réexamen de l'épistémologie. Fait important, les réseaux conceptuels que j'ai mis en œuvre sont toujours conditionnés par l'une ou l'autre des diverses figures prises par la réalité véritable. Lors de l'analyse de chacune d'entre elles, j'ai tenté d'effectuer une percée du domaine de la connaissance, non pas au moyen d'une fuite unilatérale dans la transcendance de l'esprit, mais en mettant en évidence des facultés subjectives de plus en plus proches du donné extraépistémologique.

— *Sur cet horizon plus vaste, reprenons l'influence alléguée de la chôra de Platon sur le développement de votre concept de lieu.*

— Hélas, nous faisons ici face à un biais cognitif qui avait déjà cours de mon vivant : les gens cherchaient à vérifier dans mes écrits leurs interprétations préconçues, sans nécessairement se soucier de ce que j'avais vraiment dit. Je me sens désormais la liberté de le proclamer sans m'embarasser de précautions oratoires : cette interprétation ne tient pas la route.

— *Et pour quelle raison ?*

— Dès le début de l'essai en question, je me suis empressé de tempérer cette influence platonicienne : « Suivant le langage du *Timée* de Platon, j'appelle "lieu" cette chose qui reçoit les idées. Évidemment, l'espace de Platon, à savoir le lieu qui reçoit, n'est pas identique à ce que je qualifie de "lieu"⁴. »

— *Il est à remarquer que dans ce passage, vous utilisez le même mot « lieu » pour désigner soit la « place » platonicienne ou le réceptacle des idées, soit votre propre conception.*

— De toute évidence, le sens que j'accorde à ce mot diffère, suivant qu'il traduit soit la chôra, soit mon propre concept de lieu. Le trait caractéristique de ce dernier est qu'il englobe toute chose ; il est « ce en quoi » se situent les actes de conscience, le moi personnel, ainsi que le monde de la nature.

— *Sunshin, une lecture attentive de vos œuvres révèle qu'en réalité, vous n'avez jamais utilisé le mot chôra, que ce fût en caractères chinois (au moyen de la création d'un vocable), en caractères romains ou en caractères syllabiques japonais⁵. Il est également à noter qu'en raison de votre intérêt*

pour la topologie mathématique, le mot topos, par ailleurs, apparaît à plusieurs reprises en caractères romains et en caractères syllabiques (トホス) pour désigner le lieu, alors que le mot chôra est tout simplement absent de vos écrits.

— Pour être plus précis, Saphir, j'ai quand même fait usage d'expressions qui renvoient directement à la *chôra*, notamment « lieu de l'*eidōs* », « lieu qui reçoit », « lieu qui reçoit les formes » et « réceptacle ». Nous avons constaté ce fait dans la citation précédente. Mais la raison pour laquelle j'ai maintenu sans équivoque une disparité entre mon concept de lieu et la *chôra* platonicienne est que selon moi, celle-ci ne peut accéder au statut de lieu ultime ; elle demeure un espace matériel susceptible d'être situé dans un lieu plus englobant. À ce titre, elle désigne une « chose contenue » plutôt qu'un « lieu qui contient⁶ ».

— *Qu'en est-il de l'interprétation aristotélicienne de la raison comme lieu des idées ?*

— Si prometteuse qu'elle ait été, elle ne peut atteindre au statut de « lieu qui contient » le plus vaste et le plus englobant. Car une fois resituée dans le monde historique (lui-même situé à son tour dans le lieu du néant absolu), la raison n'est plus que l'un des éléments constitutifs de ce monde. Pareille manière de procéder n'est pas une marche infinie ayant pour fin d'atteindre, à la limite, le néant absolu, puis de s'y cantonner. Elle vise plutôt à remettre en question le primat accordé dans la modernité à la raison, puis de replacer cette dernière sur un horizon plus vaste.

— *Sunshin, les prémisses de l'analyse de votre concept de lieu sont désormais clairement établies. Premièrement, l'insistance que vous avez placée sur le concept de champ de force a été rarement remarquée jusqu'ici. Deuxièmement, ce concept exerça, davantage que la chôra platonicienne, une influence indéniable sur le développement du concept de lieu et sur la mise en évidence du caractère englobant de ce dernier par rapport à son contenu.*

— Cela dit en aparté, Saphir, je suis heureux que vous me fournissiez ainsi l'occasion de traiter de philosophie des sciences. Toutefois, ne vous souvenez-vous pas qu'il m'est arrivé de me plaindre de ne rien comprendre aux mathématiques ?

— *Ma seule explication à ce sentiment autodépréciatif est que vous étiez sans doute trop modeste. Faisons-en donc fi et appliquons-nous à fournir des détails circonstanciés à propos des liens que vous avez établis entre la théorie du champ et le concept de lieu. D'abord, votre intérêt notable pour ladite théorie s'était manifesté dès la première période de votre pensée (1911-*

1923). Or, j'ai cru remarquer que c'est au terme de cette même période que vous vous êtes mis à accentuer explicitement le concept de lieu. Pourriez-vous nous fournir des indications à ce sujet ?

— De toutes les occurrences du mot « lieu » durant la période indiquée, la première à avoir dénoté l'aspect englobant de ma logique se trouve à la fin du livre *Art et morale* (1923), dans le cadre d'un chapitre portant sur « La conscience des actes ». Fait significatif, cette mention du mot lieu apparaît dans le contexte d'une comparaison avec le concept de champ de force. Pour la première fois, j'ai introduit explicitement un élément englobant, à savoir un lieu dans lequel deux couleurs ou deux choses matérielles se situent et peuvent être distinguées.

— *Comment avez-vous appelé cet élément englobant ?*

— Je l'ai dénommé « scène » ou « espace », ce qui, en référence à Maxwell, m'a conduit directement au concept de lieu. Écoutez plutôt : « Les physiciens ont pensé d'abord l'espace comme un lieu dans lequel les forces agissent. L'espace est devenu un champ de force à partir de l'idée de mécanique électromagnétique de Maxwell⁷. »

— *Sunshin, votre inclination pour le concept de champ de force qui était ici en germe se confirma dès les premières lignes du troisième essai du livre De la chose qui agit au soi qui voit, intitulé « Ce qui se trouve derrière les phénomènes physiques » (1924). À mon sens, l'importance de cet essai tient surtout à ceci que l'on y trouve une tentative réussie en vue de développer une philosophie des mathématiques et des sciences. Vous y avez traité spécifiquement de quelques-uns des concepts fondamentaux de la physique de votre époque (nommément celui de champ de force).*

— Vous avez bien vu, Saphir. En ce sens, cet essai doit être relié au volume 6 des *Essais philosophiques*, lequel regroupe mes écrits majeurs en philosophie des sciences ; ceux-ci furent rédigés entre 1943 et 1945, c'est-à-dire durant les trois dernières années de ma vie.

— *Auriez-vous l'obligeance de préciser d'abord l'orientation générale de l'essai « Ce qui se trouve derrière les phénomènes physiques » ?*

— Je m'y suis appliqué à préciser ma position philosophique par rapport à la physique. De ma part, il ne s'agissait pas d'un simple procédé analogique, mais plutôt d'une entreprise visant à montrer de quelle manière le monde de la physique et ma logique positionnelle partagent des traits communs ; en l'occurrence, de quelle manière il est possible de réunir le monde des forces et celui de la volonté, l'un et l'autre ayant pour point commun le concept d'agir.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— J’ai essayé de comprendre l’agir d’une chose sur une autre et le fait que la première devient la cause des changements physiques de la seconde. Agréez que je vous renvoie aux explications que j’ai fournies à ce sujet :

Mais dans la physique des actions immédiates, plutôt que de partir comme précédemment de la conception selon laquelle les choses possèdent une force, on explique les phénomènes physiques en comprenant l’espace comme un “champ de force”. L’espace devient un champ de force non pas parce que les choses agissent, mais parce qu’elles existent. Donc, les divers phénomènes physiques sont expliqués au moyen des changements du champ de force. D’après le second point de vue, la réalité physique passe des choses qui agissent à la dimension de l’espace dans lequel l’agir apparaît⁸.

— *Quelle méthodologie avez-vous employée ?*

— Tout au long de l’essai, j’ai pris soin de mettre en relief une double transcendance⁹. À partir d’une caractérisation de la conscience comme lieu ou comme champ, je me suis employé à dépasser le soi conscient pour examiner la position de la volonté. Comme vous pouvez le constater, Saphir, il s’agit ici d’une transcendance dans la direction du prédicat. Par la même occasion, le contenu du soi conscient, à savoir les objets de connaissance, s’en est trouvé élargi (dans la direction du *subjectum* cette fois) jusqu’au particulier, puis à la chose individuelle et, finalement, à la force.

— *Que se produit-il à ce niveau de volonté atteint au moyen d’un élargissement du champ de la conscience ?*

— L’englobement devient plus vaste, plus réel, ce qui permet enfin de percevoir l’agir des choses, d’englober la force. Ainsi, à la transcendance prédicative dans la direction du niveau volontaire de la conscience correspond de manière obligée le mouvement inverse, c’est-à-dire la transcendance dans la direction du *subjectum* qui permet d’atteindre enfin le niveau des forces physiques.

La topologie mathématique

— *Sunshin, j’ai noté qu’à partir de 1940, votre intérêt soutenu pour la théorie du champ s’est combiné à une tentative d’arrimer votre philosophie à la branche des mathématiques qu’est la topologie. Vous êtes même allé jusqu’à qualifier votre pensée de « logique topologique ». De quelle manière avez-vous procédé à cette conjonction ?*

— Avant 1940, je n’avais fait qu’une seule allusion à la topologie, quoique significative à un double titre. Datée de 1926, elle signalait que